



Paul Jacopin : "L'Incertain. Panurge, le Pantagruélion, les Paroles gelées : trois figures de l'incertitude dans l'œuvre de Rabelais" Essai mis à la disposition du C.R.U. en 2016.

Mise en ligne le 16 février 2016.

Paul Jacopin est professeur honoraire de Lettres dans les classes préparatoires du lycée Chateaubriand.

© Paul Jacopin.

L'INCERTAIN

Panurge, le Pantagruelion, les Paroles gelées :

Trois figures de l'incertitude dans l'œuvre de Rabelais

Si la structure générale des deux premiers livres de Rabelais, et les noms même des protagonistes, reprennent le modèle des fictions gigantesques, le personnage de Panurge est de son invention. Il introduit ici un « signe » nouveau, et on pourra en interroger la signification, mais aussi la fonction.

On connaît la formule d'Héraclite: « Le maître qui est à Delphes ne dit pas (*oute legei*), il ne cache pas (*kruptei*), il « *sêmeinei* ». Comment traduire ce verbe, dont le « sens » est apparemment si évident? *Sêma*, c'est la marque distinctive, singulièrement le sceau, qui permet de reconnaître (d'identifier), mais aussi de sceller, de manifester à l'extérieur comme d'interdire le passage (l'entrée du tombeau).

Dans le *Cratyle*, Socrate joue sur les deux valeurs confondues : le nom du corps (*sôma*) montre qu'il est à la fois tombeau de l'âme (*sêma psuchês*), et sa manifestation visible.

Ainsi Panurge, son corps et son nom, deux formes de son apparence, qui ne disent ni ne cachent, ou qui disent et cachent; d'un même geste créer du manifeste et du mystérieux, n'est-ce pas une définition possible de l'objet poétique : la métaphore, le récit ... ? On essaiera donc ici, à partir de quelques exemples, de voir ce qui se dit dans le texte de Rabelais, pas seulement le discours, mais la fiction elle-même, les acteurs et les actions, les personnages et ce qu'ils font.

I. Panurge ou l'objet poétique

Au chapitre 9 du premier des livres de Rabelais, le *Pantagruel*, Panurge entre en scène. Pantagruel vient d'arriver à Paris pour y faire ses études. Il a consulté le catalogue de la librairie Saint Victor, satire des savoirs scolastiques. Il vient de recevoir une lettre de son père Gargantua, fameuse profession de foi de l'humanisme renaissant, grâce à quoi nous dit Rabelais, « il prit nouveau courage et fut enflammé à profiter plus que jamais ».

Mais le personnage qui entre alors en scène ne peut apparaître comme le héros de ce programme plein, sinon de certitudes, du moins d'optimisme. Il se révèle au contraire, immédiatement, énigmatique, d'une inquiétante étrangeté; et pourtant, au premier coup d'œil, Pantagruel y voit un « signe » qui lui plaît. Il est séduit, et en fait son inséparable compagnon.

Mon propos sera donc d'examiner la fonction de ce personnage de Panurge dans l'œuvre de Rabelais. De livre en livre, la figure de Pantagruel évolue, perdant progressivement sa dimension gigantesque, bon prince, sage, mais excusant avec bienveillance, les faiblesses d'autrui, généreux mais prévoyant, à la fois modèle archaïque de la générosité royale, qui redistribue entre ses compagnons les fruits de ses conquêtes, mais aussi figure moderne d'un pouvoir apte à accroître, par l'investissement, les richesses de son royaume et de ses sujets. En contrepoint, Panurge dessine une autre figure de la dépense, une dépense en pure perte, une agitation sans profit, ni pour lui ni pour les autres, si du moins le profit se mesure seulement à l'accumulation des richesses, mais peut-être même à l'acquisition de la sagesse. Il constitue, en face du pôle constructif qu'est Pantagruel, le pôle subversif – mais non le pôle négatif, puisque, dès qu'il le vit, Pantagruel comprit qu'«il l'aimerait toute sa vie ».

Je prendrai, pour éclairer mon propos, trois passages remarquables dont Panurge est la figure centrale, séquences qui, chacune, laissent le lecteur tout aussi perplexes que le sont les personnages du texte de Rabelais, tant nous sommes habitués à tirer de chaque épisode une bonne leçon de morale, bien solide :

- d'abord l'apparition de Panurge au chapitre 9 du *Pantagruel*,
- puis au début du *Tiers livre*, l'éloge des dettes
- et enfin le fameux épisode de moutons de Panurge, au début du *Quart livre*.

1- Entrée de Panurge

Entre donc Panurge. Et dès le début ses conduites sont marquées du signe de l'extravagance :

« Un jour Pantagruel se pourmenant hors la ville vers l'Abbaye Saint Antoine, devisant et philosophant avecques ses gens et aucuns escoliers, rencontra un homme beau de stature et élégant en tous linéaments du corps, mais pitoyablement navréen divers lieux et tant mal en ordre qu'il semblaist estre échappé ès chiens ou mieulx ressembloit ung cueilleur de pommes du pays du Perche. Et de tant loing que le vit Pantagruel, il dist es assistans.

Voyez vous cest homme qui vient par le chemin du pont Charanton. Par ma foy, il n'est pauvre que par fortune: car ie vous asseure qu'à la physionomie nature l'a produyt de riche et noble lignée, mais les adventures des gens curieux le ont reduyt en telle penurie et indigence.

Et ainsi qu'il fut au droict d'entre eulx, il luy demanda. Mon amy ie vous prie que ung peu veuillez icy arrester & me respondre à ce que vous demanderay, vous ne vous en repentirez point: car iay affection tresgrande de vous donner ayde en mon pouvoir en la calamité où ie vous voy: car vous me faictes grand pitié. Pourtant mon amy dictes moy qui estes vous, dont venez vous, ou allez vous, que querez vous, & quel est vostre nom?

Et le compaignon luy respond en langue Germanicque. Junker Gotte geb euch Glück unnd hail. Zuvor lieber Juncker ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm unnd erbarmgich ding, unnd wer vil darvon zu sagen, welches euch verdrustlich zuhoeren, unnd mir zu erzelenwer, wievol die Poeten unnd Orators horzeiten haben gesagt in iren Sprüchen unnd Sentenzen, das die Gedechtnus des Ellends unne Armvot vorlangts erlitten, ist ein grosser lust.

A quoy respondit Pantagruel. Mon amy ie n'entends point ce barragouyn, & pourtant si voulez qu'on vous entende parlez aultre languaige.
(...)

Dea mon amy dist Pantagruel, ne sçavez vous parler françoys?

Si fois tresbien seigneur, respondit le compaignon, Dieu mercy: c'est ma langue naturelle et maternelle, car ie suis né et ay esté nourry ieune au iardin de France.

Doncques, dist Pantagruel, Racomptez nous, quel est vostre nom, & dont vous venez. Car par ma foy ie vous ay ià pris en amour si grande, que si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez iamais de ma compaignie, & vous et moy ferons ung nouveau per d'amytie telle que fut entre Enée & Achates.

Seigneur dist le compaignon. Mon vray et propre nom de baptesme, est Panurge, & à present viens de Turquie, ou ie fuz mené prisonnier lors qu'on alla à Metelin en la male heure. Et volentiers vous racompteroy mes fortunes qui sont plus merueilleuses, que celles de Ulysses, mais puisqu'il vous plaist me retenir avecques vous, & que ie accepte volentiers l'offre protestant iamais ne vous laisser, et allissiez vous à tous les diables, nous aurons en autre temps plus commode, assez loysir d'en racompter, car pour ceste heure iay nécessité bien urgente de repaistre, dentz agues, ventre vuyde, gorge seiche,

tout y est deliberé si me voulez mettre en oeuvre, ce sera basme de me veoir briber, pour Dieu donnez y ordre.

Lors commanda Pantagruel, qu'on le menast en son logis & qu'on luy apportast force vivres. Ce que fut fait, & mangea tresbien à ce soir, & s'en alla coucher en Chappon, et dormit iusques au lendemain heure de disner.

Je n'ai pas cité tout le passage central, la série des messages énoncés dans des langues « étrangères », ou imaginaires. Pourtant il pose de nombreuses questions. D'abord, il est exactement « illisible » : on ne peut guère le lire à haute voix, et même la lecture silencieuse s'y égare. Ce qui conduit à une première conclusion, un peu à l'écart de notre propos, mais qu'on ne saurait passer sous silence : quelle que soit la parenté de Rabelais avec la tradition de l'oralité, il écrit un *texte*, il fait une expérience de l'écriture qui est autre chose que la transcription de la parole. On pourrait en citer d'innombrables exemples dans le texte de Rabelais (les illisibles listes par exemple). Et puis cette question récurrente de Babel, de la pluralité des langues et celle qui va de pair avec elle, de l'arbitraire du signe, le langage, la langue, les langues comme outil nécessaire et incertain de la formulation d'un message ou de la recherche de la vérité.

Mais ici quelles questions spécifiques se posent ? D'abord, pourquoi ce détour, pourquoi tout ce temps perdu en paroles inutiles alors qu'il y a « nécessité bien urgente de repaître » ? « Dea, mon amy, dist Pantagruel, ne sçavez-vous parler François ? – Si faitz très bien, Seigneur, respondit le compagnon, Dieu mercy. C'est ma langue naturelle et maternelle. » Première chose donc, l'expression perd son caractère d'évidence.

Pourquoi cette confusion où sont plongés, eux aussi, les interlocuteurs de Panurge, alors que certains affirment comprendre telle ou telle langue, réelle ou imaginaire, qu'emploie Panurge, et que tous entendent les langues savantes, par lesquelles il finit, le grec sans doute et certainement le latin. Mais nul ne prête attention au contenu redondant de ces discours (« J'ai faim »), ils s'arrêtent au signifiant, au seul bruit de la langue. La question n'est-elle pas pourtant de savoir *ce qui* est dit et non pas *comment* c'est dit ?

On voit ici apparaître ce qui est l'essentiel de la figure de Panurge, la dépense inutile, inutile, mais non pas sans effet, puisqu'elle désoriente les plus sages, et plonge les plus savants dans la perplexité.

On fait souvent de Panurge l'équivalent du valet de la comédie, habile et rusé, mais il faut bien reconnaître qu'il ne sera jamais d'une grande utilité à son maître. Le fou du roi, peut-être, c'est-à-dire la part que la sagesse doit faire à la déraison. Ce serait sans doute affaiblir la fonction du personnage, mais nous y reviendrons.

Dans tous les cas, que voit Pantagruel dès qu'il voit Panurge ? Il voit un être double et contradictoire : pauvre et gueux par accident, mais riche et noble de Nature, ridicule en apparence, mais aimable pour qui sait voir au delà des apparences.

Les commentateurs ont toujours fait du nom de Panurge un nom emblématique : *pan-ourgos*, celui qui sait tout faire, l'habile, le rusé, selon l'étymologie grecque. Certainement. Mais pourquoi le grec ? De quoi nous parle-t-on dans tout ce chapitre, sinon de pénurie, de ventre vide, de faim, de pain – le motif revient autant qu'on peut le discerner, dans chacun des discours de Panurge – et de cette nécessité urgente de repaître ? « Que querez-vous ? Quel est votre nom ? » demande Pantagruel. Ces deux questions n'en font qu'une, et n'appellent même pas de réponse. Ce que montre assez Panurge, c'est son nom et ce qu'il cherche : *Panis urget*. On dirait bien aujourd'hui « le pain urge », et le verbe est fréquent dans le latin

d'église si familier à Rabelais : « Caritas Christi urget nos » (2 Cor 5-14). Pourquoi pas le latin aussi bien le latin que le grec ?

Pourquoi pas ? Mais surtout pourquoi ? Plus que jamais le nom même de Panurge nous invite à ne pas nous satisfaire du premier sens venu. Il faut au contraire tenter de tout saisir, du moins tout ce que l'on peut sans préjuger d'un reste. Ce personnage dont le nom renvoie aussi bien à l'habileté qu'à la pénurie ne peut-il pas nous faire penser à un texte platonicien, le plus familier aux humanistes, au *Banquet*, et au personnage d'Éros, fils de Poros et de Penia ? *Poros* c'est la débrouillardise, la faculté à toujours trouver le passage, à s'en sortir (vs. l'aporie), le *Passe partout*, *Penia* c'est pénurie et indigence, précisément ce que dit Pantagruel dès qu'il voit Panurge. « Les aventures des gens curieux l'ont réduit à telle pénurie et indigence »

Tel est donc Panurge-Éros (*Banquet*, 203c), principe dynamique, principe d'instabilité et de mouvement dans l'œuvre, mû par la *curiosité*, l'agitation inquiète qui ne peut rien laisser en repos, en une fonction assurée, ni lui ni les autres, ni les choses ni le langage.

À la fin de ce livre, le *Pantagruel*, quand le roi aura remporté la victoire, que la pièce aura été jouée, qu'on pourrait en rester là, il faudra Panurge pour que l'histoire rebondisse, et que du désir de Panurge de se marier, et de son incapacité à s'y résoudre naisse la suite, les consultations de toutes les autorités reconnues et le voyage vers l'oracle de la Dive bouteille, qui feront la matière des livres à venir.

2- Éloge de la dilapidation

Au début de ce *Tiers livre*, nous avons deux épisodes qui s'enchaînent : le premier nous raconte comment « Panurge mangeait son blé en herbe » (chap.2) et, immédiatement après, l'éloge des dettes.

Les deux épisodes ont trait à la « dépense », comme si nous trouvions chez Panurge le discours d'un économiste, une économique plus que paradoxale, folle, aberrante, mais une économique cependant, c'est-à-dire la gestion des biens privés, le « ménage » comme on dit au 16ème siècle, par opposition au politique, la gestion des affaires de la cité. Et, comme ce sera le cas au *Quart livre*, juste avant l'épisode des moutons, cette séquence est précédée d'un exemple de politique, la sage gestion par Pantagruel de l'intérêt commun. Donc une double opposition, le public vs. le privé, la sagesse vs. la folie.

Donnant Pantagruel ordre au gouvernement de toute Dipsodie, assigna la chastellenie de Salmiguondin à Panurge, valent par chascun an 6789106789. Royaulx en deniers certains, non compris l'incertain revenu des Hanetons, & Cacquerolles, montant bon an mal an de 2345768. à 2435769. moutons à la grande laine. Quelques foys revenoit à 1234554321. Seraphz: quand estoit bonne année de Cacquerolles, & Hanetons de requeste. Mais ce n'estoit tous les ans. Et se gouverna si bien & prudemment monsieur le nouveau chastellain, qu'en moins de quatorze iours il dilapida le revenu certain & incertain de sa Chastellenie pour troys ans. Non proprement dilapida, comme vous pourriez dire en fondations de monastères, erections de temples, bastimens de collieges & hospitalux, ou iectant son lard aux chiens. Mais despendit en mille petitz banquetz & festins ioyeux, ouvers à tous venens, mesmement bons compaignons, ieunes fillettes, & mignonnes gualoises. Abastant boys, bruslant les grosses souches pour la vente des cendres, prenent argent d'avance, achaptant cher, vendent à bon marché, & mangeant son bled en herbe. Pantagruel adverty de l'affaire, n'en feut en soy aucunement indigné, fasché, ne marry. le vous ay ià dict, et encores rediz, que c'esttoit le meilleur petit & grand bon hommet, que oncques ceignit espée. Toutes choses prenoit en bonne partie, tout acte interpretoit à bien. Iamais ne se tourmentoit, iamais ne se scandalizoit. Aussi eust il esté bien forissu du Deificque manoir de raison, si aultrement se feust contristé ou alteré. Car tous les biens que le Ciel couvre: & que la Terre contient en toutes ses dimensions: hauteur, profondeur, longitude, & latitude, ne sont dignes d'esmouvoir nos affections, & troubler nos sens & espritz.

Et cela se poursuit par une amplification délirante dans laquelle Panurge s'abandonne au plaisir du paradoxe, du paralogisme, du jeu sur les mots, prend les plus sages maximes au pied de la lettre pour en faire des leçons de folie. N'oublions pas qu'Éros est un incomparable sophiste.

Il est remarquable que Pantagruel ne s'offusque pas de la prodigalité déraisonnable de Panurge. On voit bien à cela trois raisons, d'abord, parce qu'il veut « tout interpréter à bien », c'est la définition même du pantagruélisme – mais encore faut-il qu'il y ait un angle selon lequel il soit possible de voir des choses leur aspect positif. Ensuite, parce qu'on ne saurait opposer à cette dépense que des maximes contraires à la sagesse la plus ancienne, fondée sur « l'indifférence aux biens matériels et le mépris des choses fortuites ». Enfin, qui voudrait contrer le dernier argument de Panurge : « Vous vivant, joyeux, gaillard et de hayt, je ne serai riche que trop » ?

À partir de cet éloge de la dilapidation, Panurge se lance dans un éloge tout aussi paradoxal des dettes. Après la dépense sans mesure, dans laquelle on se ruine, la dépense sans fonds, dans laquelle on s'endette. Il explique ainsi que se crée entre le débiteur et son créancier un attachement incomparable, le créancier étant plus que tout autre attaché à la sauvegarde de son débiteur, que le débiteur, tel une divinité, crée à partir de rien : il n'avait rien et le voilà riche ; puis glissant sans trop le dire de la dette, à l'échange, au commerce, Panurge fonde sur la dette le fonctionnement harmonieux du macrocosme : l'univers, l'ordre cosmique, est un perpétuel échange entre les astres et les sphères célestes, mais aussi du microcosme, du corps humain, où les membres vont prêtant, empruntant, et ceci aboutit au désir de perpétuer l'espèce (fin. de chap. 4).

Sans le commerce, le monde retournera au chaos, le corps tombera en paralysie, et l'humanité s'éteindra.

De ce développement paradoxal jusqu'à l'absurde, le lecteur est tenté de tirer des conclusions tout aussi paradoxales : en face de l'idéal féodal ancien de l'autarcie, bien représenté par Pantagruel, aux vertus traditionnelles de la parcimonie et de l'épargne, on voit apparaître un monde où ce qui enrichit, c'est la circulation des biens, et plus encore de l'argent, une économie monétaire de marché, une richesse qui peut naître de rien, qui naît en tout cas, et l'Europe du début de la Renaissance en donne un éclatant exemple, de la puissance accrue du commerce, des banques, de l'argent.

Conclusions abusives sans doute. Qui peut donner crédit aux paroles de Panurge ? Et pourtant ? Si Panurge nous proposait ici un modèle du monde, non pas le monde comme il devrait être mais le monde comme il est, et comme il est en train de le devenir, pour le meilleur et pour le pire ?

3-Les moutons de Panurge : à fonds perdus

N'oublions cependant pas que Panurge a commencé par écarter l'idée qu'il puisse devenir riche. Il reste donc à examiner un dernier moment, la subversion de la subversion. Ce sera l'épisode des moutons de Panurge.

Au début du *Tiers Livre*, à la sage gestion de Pantagruel s'opposent les sophismes de Panurge. Au début du *Quart Livre*, à la première étape du voyage vers l'oracle de la Dive Bouteille, Pantagruel adresse à son père des échantillons des merveilles qu'il a découvertes, à l'exemple de ces trésors que les premiers explorateurs ramènent de leurs voyages aux antipodes. Immédiatement après vient l'épisode des moutons de Panurge. J'en retiendrai seulement la conclusion :

Soubdain, ie ne sçay comment, le cas feut subit, ie ne eu loisir le consyderer. Panurge sans autre chose dire iette en pleine mer son mouton criant & bellant. Tous les aultres moutons crians & bellans en pareille intonation commencèrent soy iecter & saulter en mer après à la file. La foulle estoit à qui premier saulteroit après leur compaignon. Possible n'estoit les en garder. Comme vous sçavez estre du mouton le naturel, tous iours suyvve le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dict Aristoteles lib. 9. de histo. animal. estre les plus sot & inepte animant du monde. Le marchant tout effrayé de ce que davant ses yeulx perir voyoit & noyer ses moutons, s'efforçoit les empecher & retenir tout de son povoir. Mais c'esttoit en vain. Tous à la file saultoient dedans la mer, & perissoient. Finablement il en print un grand & fort par la toison sus le tillac de la nauf, cuydant ainsi le retenir, & saulver le reste aussi consequemment. Le mouton feut si puissant qu'il emporta en mer avecques soy le marchant, & feut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphemus le bogne Cyclope emportèrent hors la caverne Ulyxes & ses compaignons. Autant en feirent les aultres bergiers & moutonniers les prenens uns par les cornes, aultres par les iambes, aultres par la toison. Lesquelz tous feurent pareillement en mer portez & noyez miserablement.

(fin de *Quart Livre*, 8)

Double échange : échange de paroles tout au long de ces quatre chapitres, puis échange marchand: Panurge achète un mouton à Dindenault et le jette à l'eau, et le troupeau suit. Les moutons se noient, et Dindenault avec eux en essayant de sauver son bien. Ici encore dépense en pure perte, comme si Panurge radicalisait sa critique du livre précédent. Aux valeurs d'entassement, de consolidation des biens, de stabilité, Panurge oppose ce que Marx appellera plus tard « le besoin de jouir ». La possession ne promet que la sclérose, en la dépense est la jouissance du mouvement, la plaisir de la transgression, la surprise du changement. Et cette jouissance de la dépense se trouve d'abord dans l'euphorie que génère l'excès du langage et de la déraison.

Subversion finale du « marché » : la marchandise normalement passe de celui pour qui elle est non-valeur d'usage à celui pour qui elle est valeur d'usage, et entre ainsi dans la sphère de la consommation, en passant éventuellement par un intermédiaire qui s'enrichit de ce « passage ». Ici Panurge n'est ni producteur, ni l'intermédiaire, ni même le consommateur. Pour lui, la jouissance ne réside pas dans les choses, mais dans leurs relations. Seul compte le mouvement, et d'abord le mouvement qui par le langage s'institue entre le monde tel que je le reçois et le monde tel que je l'invente. Un monde, une histoire qui n'est le lieu d'une accumulation, mais comme le surgissement à chaque instant de l'imprévisible et de l'incalculable. Nous ne sommes pas assurés d'y trouver notre compte ? Et alors ? Ce monde en somme, c'est la vie. N'oublions pas qu'au début du *Tiers livre*, Rabelais revendique de ne rien

construire de solide : « Les beaux bâtisseurs de pierres mortes ne sont écrits en mon livre de vie. Je ne bâtis que de pierres vives, ce sont hommes ».

Qui parle pour Rabelais ? Le narrateur sans doute, maître Alcofrybas, qui de temps en temps surgit d'on ne sait où parmi les compagnons. Pantagruel et Gargantua qui nous délivrent de belles leçons d'humanisme. Mais Panurge aussi qui vient en contrepoint rétablir le déséquilibre, l'incertitude, l'impossibilité de conclure.

Je terminerai simplement en rappelant cette formule que Borges emprunte à Kipling : « Il est permis à un écrivain d'inventer une fable, mais pas sa moralité ».

Pourquoi pas ?

Dans l'éloge du Pantagruélien qui termine le *Tiers Livre* (chap. 49, sqq), on voit généralement un éloge de l'homme et de l'humanisme. Il n'est pas certain qu'on en mesure toute la portée.

le diray plus. Icelle herbe moyenante les substances invisibles visiblement sont arrestées, prinses detenues, & comme en prison moyses. A leur prinse & arrest sont les grosses & pesantes moles tournées agilmente à insigne profict de la vie humaine. Et m'esbahys comment l'invention de tel usaige a esté par tant de siècles cela aux antiques Philosophes, veue l'utilité impréciable qui en provient: veu le labeur intolerable, que sans elle ilz supportoient en leurs pistrines. Icelle moyenant, par la retention des flotz aërez sont les grosses Orchades, les amples Thalamèges, les fors Guallions, les Naufz Chiliandres & Myriandres de leurs stations enlevées, & poussées à l'arbitre de leurs gouverneurs. Icelle moyenant, sont les nations, que Nature sembloit tenir absconses, impermeables, & incongneues: à nous venues, nous à elles. Chose que ne feroient les oyseaulx, quelque legiereté de pennaige qu'ilz ayent, & quelque liberté de nager en l'aër, que leurs soit baillée par Nature. Taprobrana a veu Lappia: lava a veu les mons Riphées: Phebol voyra Thelème: Les Islandoys & Engronelands boyront Euphrates. Par elle Boreas a veu le manoir de Auster: Eurus a visité Zphire. De mode que les Intelligences celestes, les Dieux tant marins que terrestres en ont esté tous effrayez, voyans par l'usaige de cestuy benedict Pantagruelion, les peuples Arcticques en plein aspect des Antarticques, franchir la mer Athlanticque, passer les deux Tropicques, volter sous la Zone torride, mesurer tout le Zodiacque, s'esbatre sous l'aequinocstial, avoir l'un & l'aultre Pole en veue à fleur de leur Orizon. Les Dieux Olympicques ont en pareil effroy dict. Pantagruel nous a mis en pensement nouveau & tedieux, plus que oncques ne feirent les Aloides, par l'usaige & vertus de son herbe. Il sera de brief marié, de sa femme aura enfans. A ceste destinée ne povons nous contrevénir: car elles est passée par les mains & fuseaulx des soeurs fatales, filles de Necessité. Par ses enfans (peut estre) sera inventée herbe de semblable energie: moyenant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes des pluyes, & l'officine des fouldres. Pourront envahir les regions de la Lune, entrer le territoire des signes celestes, & là prendre logis, les uns à l'Aigle d'or, les aultres au Mouton, les aultres à la Couronne, les aultres à la Herpe, les aultres au Lion d'argent: s'asseoir à table avecques nous, & nos Déesses prendre à femmes, qui sont les seuls moyens d'estre deifiez. En fin ont mis le remède de y obvier en deliberation, & au conseil.

Que nous dit Rabelais ? « Icelle herbe moyenante, les substances invisibles visiblement sont arrestées, prinses, détenues et comme en prisio mises : et arrest, sont les grosses et pesantes moles tournées agilmente à insigne profict de la vie humaine ». Il s'agit ici de l'apparition des moulins à vent. Il faut en mesurer les implications.

1 : d'abord, Les Temps modernes ne sont pas seulement une « renaissance » de l'époque antique, sur de nombreux points, et des points essentiels, ils la surpassent. Comme il était déjà dit, dans la lettre de Gargantua, au chapitre 8 du *Pantagruel* : « Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ni de Popinian, n'estoit telle commodité d'étude qu'on y veoit maintenant ». Quelle que soit l'excellence des Anciens, ils ne connaissaient pas l'imprimerie : « les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées par inspiration divine ». Ce sentiment porte un nom, même si le mot serait encore anachronique, c'est la conscience du Progrès.

2 : Et ce Progrès n'est pas seulement matériel. Comment ne pas voir ici une réponse au philosophe antique qui affirmait qu'il faudra bien des esclaves « tant que les meules ne tourneront pas toutes seules » (Aristote, *Politique*, 1) « Et m'ébahys comment l'invention de tel usage a été par tant de siècles celé aux antiques philosophes veue l'utilité impréciable qui en provient, veu le labeur intolérable que sans elles ilz supportoient en leurs pistrines. ».

3 : Mais il y a aussi un autre arrière plan, une autre autorité qui, contrairement au philosophe antique, n'est pas explicitement démentie, celle qui après le Péché condamne l'homme à travailler « à la sueur de ton front » (Gn 3, 19). Pourquoi les hommes seraient-ils ainsi irrémédiablement condamnés à un « labeur intolérable ».

Tels sont les trois plans sur lesquels se développe le discours de Rabelais : une célébration euphorique de l'aventure de la modernité, puis un joyeux dialogue, qui peut être ironique ou critique, avec les modèles antiques – tout ceci étant facilement lisible. Le plus important est sans doute ce qui n'est dit qu'entre les lignes, et dont il serait sans doute imprudent d'affirmer la présence souterraine si on ne le retrouvait, avec insistance, dans chacune des séquences finales.

Nouvelle étape

« Icelle moyenant, par la rétention des flotz aërez, sont les grosses orchades, les amples thalamèges (vaisseaux antiques), les fors guallions (vaisseaux modernes qui ont permis les traversées transatlantiques), les naufs chiliandres et myriandres (vaisseaux pantagruéliens capables de porter mille ou dix mille hommes) de leurs stations enlevées et poussées à l'arbitre de leurs gouverneurs ».

Quelles sont les conséquences de ces progrès accomplis par le génie humain en matière de navigation, et dont chacun en ce milieu du seizième siècle peut mesurer l'étendue ?

Aucune mention d'avantages matériels, de conquêtes, mais, dans une vision certes bien euphorique, des progrès qu'on pourrait appeler « moraux ». « Icelle moyennant, sont les nations, que Nature semblaient tenir absconces, imperméables et incogneues, à nous venues, nous à elles : choses que ne feraient les oiseaux, quelque légiereté de pennaige qu'ils aient et quelque liberté de nager en l'air qui leur soit baillée par Nature ». Ici encore célébration des pouvoirs de l'homme qui par ses inventions dépasse l'ordre de la Nature, ou du moins ce qui semblait être l'ordre de la Nature, ce qu'on a cru jusqu'à présent, dans l'Antiquité par exemple, être la limite fixée par l'ordre naturel. Prométhée n'est pas loin, mais un Prométhée qui resterait impuni, dont on ne voit pas pourquoi il devrait être puni, comme il sera dit dans la séquence suivante.

Mais auparavant on peut faire l'hypothèse qu'il y a une autre malédiction qui semble ici levée, malédiction qui n'appartient pas à la tradition antique, la malédiction de Babel, qui veut que pour borner l'ambition des hommes et punir leur orgueil, la divinité disperse l'humanité, interdise la communication entre les nations en les tenant « absconces imperméables et incogneues » les unes aux autres.

« De mode que les Intelligences célestes, les Dieux tant marins que terrestres, en ont été tout effrayez. ». Mais ces divinités qui règlent l'ordre du monde, la terre, les mers, le mouvement des astres, autant qu'à des dieux païens, font penser au Dieu de l'Ancien Testament, qui, pour empêcher les hommes de bâtir cette « tour dont le sommet pénètre les cieux », dit : « Confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres » (Gn 11).

Ceci nous conduit tout naturellement à la dernière étape, au dernier étage si l'on ose dire, au delà du monde matériel, à cette sur-nature où règnent les « dieux olympiques » :

« Pantagruel nous a mis en pensement nouveau et tedieux plus que onques ne firent les Aloïdes Par ses enfants (peut estre) sera inventée herbe de semblable énergie, moyennant laquelle pourront les humains envahir les régions de la Lune... S'asseoir à table avecques nous, et nos déesses prendre à femmes, qui sont les seulz moyens d'estre déifiez. Enfin ont mis le remède de y obvier en délibération et au conseil. »

Après ce qui a été accompli, les machines, les navigations, voici ce qui appartient encore au domaine du rêve. Après l'exploration de la terre et de mers, le rêve d'Icare : « Envahir les régions de la Lune, le territoire des signes célestes... », fantaisie bouffonne sans doute, mais pour qui croit au Progrès, qui sait ?

Mais l'essentiel n'est pas là. Cette fois encore, et il s'agit ici de la conclusion de l'éloge du Pantagruélion, les dieux antiques sont un masque bien commode pour poser des questions qu'il serait dangereux de poser ouvertement. La dernière phrase ne laisse aucun doute : ces « seuls moyens d'estre déifiez » reprennent trop exactement les paroles du Tentateur : « Vous serez comme des dieux. » (Gn 3.5) ; et, dans l'imagerie chrétienne, la formule est inscrite au socle de la statue de l'archange : « Quis ut deus » (*Qui est comme Dieu*).

Le plus étonnant est l'absence de réaction des Olympiens qui ne semblent pas se sentir si menacés ! Imagine-t-on le Dieu de l'Ancien Testament apprenant la faute d'Adam, et se contentant de dire : « *Je vais réfléchir, on verra plus tard !* »

C'est le discours de Rabelais : l'humanité a accompli des progrès considérables : où est le mal ? Les malédictions qui *semblaient* naturelles sont surmontées, tant mieux... Et, puisque les générations à venir vont poursuivre l'œuvre entreprise, on ne voit pas de borne à l'ambition humaine. Pourquoi pas ?

En somme, la question qui se pose est tout simplement celle-ci : « Et si Saint Michel n'existait pas ? » C'est bien la conclusion qui, tacitement, s'impose. Si de l'ambition, de la prétention des hommes, il n'y a pas à faire un drame, c'est que le péché originel n'existe pas. Plus besoin de l'archange qui interdirait l'entrée du paradis perdu.

Si le mythe est un modèle pour « sauver les apparences », pour rendre le monde tel qu'il est, sinon compréhensible, du moins moins incompréhensible (Pascal : « Sans ce mystère [il parle justement du Péché originel], le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes ». BR. 434), peu importe qu'on interroge les modèles antiques ou les modèles judéo-chrétiens. Prométhée, comme la Faute, sont la figure de l'absence, représentée comme une perte, d'un rapport immédiat à la nature. Il faut passer par la médiation du travail. Est-ce par hasard qu'en français, le même terme désigne « le labeur intolérable dans les pistrines » et les souffrances de la femme en couche : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils » (Gn 3, 16). Et, *in fine*, la conscience par l'homme de sa condition mortelle : « jusqu'à ce que tu retournes au sol puisque tu en fus tiré » (Gn 3, 19). Au delà du rêve d'Icare, « être déifiés » renvoie à la séparation des hommes et des dieux, des mortels et des immortels, *brotoi / ambrotoi*, que décrit bien Hésiode dans le récit de Prométhée.

Selon le philosophe positif, ou mécréant, le mythe de Babel n'est pas en tout point un mal, c'est aussi l'obligation de se disperser et de coloniser toute la terre. Certes, c'est ce que décrit Rousseau, et la théorie moderne fait de la diversité des langues non un mal mais bien une richesse. Là n'est pas la question. D'abord, la diversité des langues est bien présentée comme une punition et la prévention d'une menace : « Tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons descendons ! Et là confondons leur langage, pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » (Gn 11, 6-7). La tonalité n'est pas différente de celle des premières phrases de Rabelais : « Par ses enfants peut-être sera inventée herbe de semblable énergie, moyennant la quelle ... ».

Mais l'essentiel n'est pas là. Le mythe ne dit pas ce qui est bien ou mal ; il dit la condition humaine comme elle est : les langues sont multiples, il faut travailler, l'homme est mortel. Ce n'est ni bien ni mal. Dès les premiers chapitres du *Pantagruel*, Rabelais posait très précisément cette question de la Faute et de la condition mortelle de l'homme, et refusait d'admettre la figure d'un Dieu malveillant. Comment le « souverain plasmateur » pourrait-il condamner la créature qu'il a modelée ? « Dieu tout puissant a endouayré et adorné l'humaine nature à son commencement, elle me semble etc... ». Aucune référence, on le remarquera à la venue d'un Messie, et la solution est reportée à la fin des temps. Mais ce dont l'homme individuel est privé, se récupère dans l'Humanité et la succession des générations. Point de Rédemption, mais l'Histoire, où s'accomplit ce perfectionnement dont parlera le 18^{ème} siècle, dont Gargantua trace ici une première ébauche, et qui sera le motif central de l'éloge du Pantagruélien.

Après bien des aventures et des chapitres, après bien des tribulations, des censures, des interdits, à douze ans de distance, le temps de maturation qui sépare le *Pantagruel* du *Tiers Livre*, le discours de Rabelais aboutit à une nouvelle figure : si le défi humain est devenu quelque chose d'indifférent, quelque chose qui ne mérite plus « la colère du ciel », on peut prolonger le constat du philosophe : si saint Michel n'existe pas, importe-t-il dès lors que Dieu existe ou non ?

Telle est la pente dangereuse sur laquelle nous engage Rabelais. Sans le vouloir ? Sans le savoir peut-être. Mais en somme, tout se passe comme si, dans le texte de Rabelais, apparaissait un ensemble de questions qui seront posées plus explicitement chez Montaigne un demi-siècle plus tard, ou chez les Libertins du siècle suivant. Et ceci ne se dit pas tant dans un discours explicite que dans une fiction où prend forme une *représentation* nouvelle de l'homme et du monde.

Je n'ai pas la prétention de penser pour Rabelais, encore moins de dire clairement ce qu'il n'a pas pu ou n'aurait pas voulu dire clairement. Seulement mettre en évidence ce qui est le propre même de la littérature, voir où conduit un texte, un récit, la figure d'un personnage comme Panurge. Non pas *simplex*,

univoque, mais *duplex*, duplice, trompeur, « égarant », le texte veut dire ceci, mais aussi bien ceci, ou encore autre chose. Texte complexe, éveillant chez le lecteur le sentiment de la complexité, mais aussi de la complicité, et de la perplexité.

Tenter de reconstituer, dans une lecture savante, ce qu'a pu être la pensée de Rabelais, n'est certes pas une entreprise vaine. Mais l'essentiel n'est pas là, et ne traite, au bout du compte, l'œuvre que comme un texte à valeur documentaire. Si le texte de Rabelais mérite aujourd'hui d'être lu, s'il reste une œuvre vivante, c'est qu'il est susceptible de produire du sens pour nous lecteurs du XXI^{ème} siècle. Mesurer l'effet du texte sur moi, lecteur, telle est ma seule prétention à la vérité, la vérité argumentée, de ma lecture. C'est là la capacité, la virulence, de tout grand texte.

« Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît? Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir » (Michel Foucault, *L'usage des plaisirs*, Introduction).

Nous conduire à penser et percevoir autrement, n'est-ce pas l'essentiel ?

Les Paroles gelées

Ta voix me parvient malgré l'énorme distance

Guillaume APOLLINAIRE,
Lettre-Océan, *Calligrammes*, 1918

Une dernière étape dans ce rapide parcours du questionnement de Rabelais peut nous permettre de donner son fondement au libre dialogue, à distance, à une infinie distance, entre le texte et son lecteur : cette séquence, a priori énigmatique, des *Paroles gelées* dans le *Quart Livre* (§55-56). Ce passage a suscité de nombreuses interprétations savantes, je voudrais en rester à l'élémentaire : que disent ces « paroles gelées » au lecteur familier des questions posées par la théorie de la communication ?

Chapitre LV

En pleine mer nous banquetant, gringnotans, divisans, & faisans beaulx discours, Pantagruel se leva & tint en pieds pour découvrir à l'environ. Puys nous dist.
Compaignons, oyez vous rien? Me semble, que ie oy quelques gens parlans en l'air, ie n'y voy toutesfoys personne. Escoutez.
A son commandement nous feusmes attentifz, & à pleines aureilles humions l'air comme belles huytres en escalle, pour entendre si voix ou son aucun y seroit espars:

1- Émission/ réception/ code/ contenu du message. Qui parle ? d'où ? en utilisant quel support ? et pour dire quoi ?

Mais d'abord qui écoute ? qui entend ? L'attention, la compréhension, n'est-ce pas une belle métaphore de la lecture (soupçonner qu'il y a dans le texte quelque chose qui mérite qu'on y prête attention) ? Voilà bien des aptitudes requises : entendre, c'est aussi bien percevoir des sons qu'en déterminer la nature. Sont-ce des bruits ? des paroles ? Et si ce sont des paroles, présupposer qu'elles portent un sens, vouloir donc les comprendre. (Voir aussi E.A. Poe, *Le Scarabée d'or*).

Celui qui entend, c'est d'abord Pantagruel, « se tenant à pieds pour découvrir à l'environ », alors que nul encore n'entend rien. Appliquons-nous cependant (« nous » les gens du commun, et le narrateur comme les autres) « A son commandement nous feusmes attentifz, et à pleines aureilles humions l'air ... Ce néantmoins protestions voix quelconques n'entendre ».

2- Persévérant alors, à son invite, « nous discernions les voix, jusques à entendre motz entiers. Ce qui nous effraya grandement, et non sans cause, personne ne voyans et entendens voix et sons si divers d'hommes, de femmes, d'enfans, de chevaux » (On admirera le *decrecendo* du sens au non sens, de l'humain à l'animal !)

Se pose ici la question de la nature de ce que l'on entend, en même temps que celle de l'origine de ces voix. On sait bien ce que signifie encore aujourd'hui « entendre des voix », des prophètes de l'Ancien Testament à Jeanne d'Arc, cette effrayante expérience du surgissement de ce qui pourrait être le surnaturel ou la déraison.

Double question donc du destinataire (l'origine) du message et de son contenu. Qui parle et pour dire quoi ?

À la panique de Panurge s'oppose le sang-froid de Pantagruel qui «entendent l'esclandre que faisait Panurge [*l'esclandre, c'est le bruit du trébuchement, la perte d'équilibre, la chute, la débâcle*] dist « Qui est ce fuyard là-bas ? Voyons premièrement quelz gens sont. » Est-il abusif d'entendre déjà quelque

chose du Dom Juan de Molière devant le spectre : « Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est... Non, non, rien n'est capable de m'inspirer de la terreur » (V, 5). Nulle arrogance sans doute chez Pantagruel, mais la réflexion le conduit à examiner, avec un respect distancié, plusieurs réponses.

Certes, ces voix pourraient venir de l'Autre Monde, celui dont nous parle Plutarque, par exemple, lorsqu'il rappelle la thèse des pythagoriciens (Pétron) d'un contact entre notre monde (« le Siècle ») et celui où résident « la Vérité, les Paroles, les Idées, les Exemplaires et portraits de toutes choses passées et futures ». Mais comme souvent chez Rabelais, derrière la question de l'autorité, de la valeur, de la tradition antique peut se cacher celle de l'autorité de la Parole divine, celle de Moïse ou du Christ, la formule étant une reprise très précise de la dernière parole du Christ dans la dernière phrase de l'évangile de Matthieu. À cette différence près que dans Matthieu, les dernières paroles du Christ assurent d'une présence, alors qu'ici la parole de vérité est, « pour une part », « réservée » (éclipsée ?) : « Et ego vobiscum usque ad consummationem saeculi » (Mt 28, 20) « part là rester réservée pour l'advenir, jusques à la consommation du Siècle » (Q.L., 55) Et n'oublions que cette référence est empruntée au dialogue de Plutarque intitulé *De la Cessation des oracles*.

Ces voix que nous percevons, que signifient-elles ? Quel en est le sens ? Ont-elles même un sens ? Sont-elles autre chose que des cris ou des bruits ? Il n'y a plus personne pour nous le dire. Les oracles qui explicitaient pour nous les vérités venues de l'Autre Monde ont disparu. *Peri tôn ekleiopotôn khrèstèriôn, ekleipein, ekleipsis*. Désormais les oracles se sont éclipsés.

Pantagruel passe ainsi en revue les différents discours d'autorité qui nous ont été transmis. On peut remarquer qu'il ne s'agit jamais d'un discours premier, mais toujours d'un discours rapporté : Petron dit que Pythagore dit que..., Aristote dit que les paroles d'Homère..., Antiphane dit que Platon... Ainsi sont convoquées l'autorité du premier poète, du premier philosophe ou « le chant lugubre, lamentant la mort d'Orphée », qui serait la forme sensible de l'harmonie du monde, dont le secret s'est perdu avec la mort du héros. L'idée générale peut être celle d'un arrière-monde où se cacherait le secret des choses et qui se révélerait dans les paroles des poètes ou des philosophes, dans celles des prophètes inspirés, voir dans les dernières paroles du Christ avant qu'il ne se retire du Monde. Le secret a peut-être laissé des traces « sensibles », mais, peut-être parce que le mot est passé par les mains de tant d'interprètes, leur sens est désormais « incertain ».

L'effet pourrait en être la mélancolie, bien présente dans la première occurrence de ce dialogue de Plutarque dans *le Quart Livre*.

Lors feut icelle voix plus hautement ouïe, luy disant et commandant, quand il serait en Palodes, publier et dire que Pan le grand Dieu estoit mort. (...) Pantagruel, ce propous finy, resta en silence et profonde contemplation . Peu de temps après, nous vismes les larmes decouler de ses œils comme oeufz de austruche. (§28).

Mais faut-il vraiment se désoler de la disparition d'une Parole prétendant à la Vérité ? Les chapitres précédents dans le *Quart Livre* sont une charge très virulente contre les Décrétales (elles aussi vérités descendues du ciel), instruments de l'autorité papale, des superstitions et des impostures (§52: *Miracles advenuz par les Décrétales*), sans parler de profits plus matériels (§53: *Comment par la vertu des Décrétales est l'or subtilement tiré de France en Rome*). Mais le pape n'est pas le seul à prétendre parler pour Dieu. Toute parole dogmatique, dans le champ du religieux, ou autre, peut s'y reconnaître.

On voit qu'apparaissent ici trois figures qui jouent les unes avec les autres, sans se confondre, trois figures qui deviennent obsédantes pour les hommes du seizième siècle, du moins chez les humanistes de la tradition érasmiennne : le prophète, le dogmatique, le fanatique. Le prophète, celui qui, au nom d'une inspiration divine, prétend rectifier les erreurs dans lesquelles se sont égarés les peuples ou les institutions. Chaque fondateur d'une nouvelle religion, et au moment où nous sommes, le dernier d'entre

eux, Martin Luther, affirme qu'avec lui se clôt le temps des prophètes, ce qui est une manière d'avoir le dernier mot. De cette inspiration, il tire moins le don de prévoir l'avenir que le droit d'invectiver, de rétablir l'interprétation juste des vérités, de proposer donc une vérité indiscutable, un dogme, et non une interprétation parmi d'autres (une opinion, *haireisis*, hérésie). Et de l'affrontement entre ces doctrines contradictoires naît la montée des fanatismes, à laquelle Rabelais n'a pas pu être insensible, même si on considère que, en France, les guerres de Religion (1562-1598) ne commencent qu'après la mort de Rabelais (1553). C'est sur cette toile de fond que peut se comprendre la méfiance de Rabelais, qui n'est pas différente de celle de Montaigne, un demi-siècle plus tard (« Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut pris que d'en faire cuire un homme tout vif » ; il est vrai qu'il parle des bûchers où l'on brûle les sorciers, et non pas les hérétiques. Quoique ...).

Attention cependant : ce qui s'est *éclipsé* peut (ou doit ?) réapparaître. Le mot français habituellement utilisé aujourd'hui (*De la Cessation des oracles*) ne rend pas bien compte du grec ni du latin : *De defectu oraculorum*, comme on parle de *defectus solis*. Peut-être n'en a-t-on pas fini avec les « oracles ». Seuls, les naïfs ou les ignorants peuvent croire à leur disparition. Des délices de l'incertitude à l'inquiétude, il n'y a qu'un pas. De livre en livre, le livre rabelaisien s'approfondit, sa mélancolie aussi. L'allégorie joyeuse du chien-philosophe remuant en tous sens son os dans le prologue du *Gargantua* (« C'est, comme dict Platon *lib.ij De Rep.*, la beste du monde plus philosophe. ») n'a pas la même tonalité que l'agitation forcenée du philosophe-chien, Diogène, qui roule son tonneau au prologue de *Tiers-Livre*. Rire peut-être encore, mais rire « sardonien ».

Restent les paroles humaines, dont la vérité est sans doute incertaine ; mais ce sont « paroles de gueule ».

Ici, étonnamment, le récit, et Pantagruel, parlent *contre* le narrateur. Il y a bien un état de la langue où chacun peut *voir les paroles*, c'est le texte (*Cunctus populus videbat voces* : Chacun peut voir les paroles), mais rien ne vaut la parole vive :

Je vouloys quelques motz de gueule mettre en réserve dedans de l'huile, comme l'on garde la neige et la glace, et entre du feurre bien nect. Mais Pantagruel ne le voulut, disant estre follie faire reserve de ce dont jamais l'on n'a faulte et que tous jours on a en main, comme sont motz de gueule entre tous bons et joyeux Pantagruelistes.

La dernière phrase de cet épisode rappelle le but du voyage : « Plust à Dieu que icy, sans plus avant procéder, j'eusse le mot de la dive Bouteille ! ». On sait quel il sera : « Trinch » (V, 44), mot dont la polysémie ne peut que réjouir ceux qui se délectent des incertitudes du langage, mot (de quelle langue ? Toujours Babel ! « Les langues imparfaites en cela que plusieurs », selon la formule de Mallarmé), qui ressemble à un bruit (onomatopée), qui renvoie au boire sans doute, mais toujours boire en joyeuse compagnie. Le mot renvoie encore au bruit des verres qui s'entrechoquent, mais aussi aux navires qui se heurtent (*trinquer* : subir des désagréments, comme « écoper », autre mot de l'argot des marins).

Hommes, vous allez trinquer ! « Littéralement, et dans tous les sens », comme le dit Rimbaud. Constat et conseil. Le siècle qui s'annonce ne promet pas que du bonheur, mais il vous reste à boire en joyeuse compagnie. Voilà le monde comme il est, l'homme comme il est. En ce sens, mais en ce sens seulement la parole du poète est parole de vérité : elle ne nous promet rien.

Des événements récents m'invitent à ajouter ceci : pour dire les choses un peu brutalement, on use et on abuse aujourd'hui de la notion de laïcité, et pour défendre parfois les causes les plus détestables. Peut-être Rabelais n'aurait-il pas récusé le terme d'anticléricisme, si l'on veut bien l'entendre comme le refus de toute parole qui se prétendrait au dessus de tout examen. Rabelais est un esprit, je crois profondément religieux ; mais tout dogmatisme le hérissé et excite sa verve. J'ajouterai ce texte d'une victime célèbre du fanatisme, extrait de sa récente « autobiographie », *Joseph Anton* :

« Nous devons tous avoir la liberté de prendre à partie les grands récits, de les remettre en cause, de les critiquer, et de les obliger à changer pour s'adapter aux changements de l'époque. Nous devrions les évoquer avec révérence et avec irrévérence, avec passion, ironie, ou de toutes les façons que nous voulons. C'est notre droit en tant que membres d'une société ouverte. On pourrait même dire que notre capacité à redéfinir et à refaire l'histoire de notre culture est la meilleure preuve que notre société est libre... À l'inverse dans une société fermée ceux qui détiennent le pouvoir politique ou idéologique s'efforcent invariablement d'étouffer ces débats ... L'espèce fabulatrice devrait être libre de raconter ses histoires. »

Salman Rushdie, *Joseph Anton*, Plon, 2012, p. 418.

La citation est un peu longue ; elle pourrait être un excellent commentaire de Rabelais, elle témoigne en tout cas de sa brûlante modernité.
